## SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE BRUXELLES

JANVIER

## E DE MANCHESTER

otre correspondant particulier.)

RLANDAISE. -- UNE CONTROVERSE IN-— L'ANGLICANISME ET LA FRANC-— UNE VILLE CATHOLIQUE.

Manchester, 31 décembre.

que le home rule occupe l'attention de t qu'il a divisé les vieux partis histoys et wighs, en deux camps netteichés, les choses d'Irlande semblent né en intérêt et en actualité.

os de l'Irlande, je crois pouvoir vous nelques détails inédits, puisés à une storisée, concernant la langue parlée pays. C'est un sujet intéressant pour Jus ceux qui s'occupent d'études ethnographiques et linguistiques en général et de la question landaise en particulier.

· langue irlandaise ne se parle plus que les régions les plus reculées de la verte sertout dans la partie occidentale, le partie occidentate, 18 ieil idiome. Bien qu'ils sachent wus parier la largue anglaise, ils troucette langue teutonique ne s'accommode ur facon de penser ni au caractère

gue irlandaise, comme le français, est ressive; elle se prête admirablement à resation et au genre humoristique. On la rès poétique et pleine de douces con-

région où l'irlandais se parle les haent également l'anglais, qu'on ens toutes les écoles. Il arrive parfois ants ne savent que l'anglais alors ents parlent l'anglais et l'irlandais. ent aussi on entend dans les familles parler l'irlandais et les enfants leur réanglais. Il s'ensuit que le vieil

les l'enseignement de langue iria. An lacullatif. Les direc-rs ou managers ont le dre d'inserire l'irlan-'s au programme des esses; le gouverement leur accords mêmedans ce but des absides scolaires, mais le Imbre d'écoles qui ofitent de cette dispositionde la loi est relativement peu considérable en est d'ailleurs généralement ainsi : en mate scolaire, quand une branche est facultativelle est presque 'oujours négligée. Il et a neque de zèle de part du maître, d'des éle.

Au Grand Colleg spiscopa Maynooth on ne avec beaucoup de a la langue ir-.se. Cette institution, compte parmi lèves plus de 600 sémintes, jouit d'un 'de annuel de 30,000 liv., soit 750,000 cs. C'est là que se forbresque tout le .gé catholique d'Irlande. mme nombre ecclésiastiques doivent être oyés plus tard uns les diocèses du Connaugt dans les réons du pays où domine en la race celtiue, ils doivent pouvoir s'exprot prêcher a irlandais.

ete aussi une société pa conserva-\_a langue et de la littéra nationales. société se donne beaucou, peine pour rager l'étude, mais l'influen'elle exerce malheureusement pas trasidérable. dant les précieuses renes que font ques savants ries archives et dans les uments riques et littéraires de la nation idence l'incontestable utilité 12/01/ Idence I incomment de la sique a été ban, ulement en Irlande, mais ene présants étrangers. Cela s'explique sille bine siècle les moines et les mis raejandais se sont répandus dans mo l'Europe et ils ont laissé partout nanuscrits. Dernièrement encore effert un nombre assez considérable ndes bibliothèques de St Gall, de Luxe. Des linguistes allemands se sont res précieux écrits, qui ont une u point de vue historique, theo ique. Grace aux documents Win', un savant allemand, M. Will la meilleure grammaire authaisse. Wasserschleben, un préa écrit un livre très apanté pro de l'ancienne Eglise

> e. C'eWhiti. l'abbé Mac Cariny, paroissiais dans de la character indéfocur, Donovan et Eugène ger); la déclaration solennelle confidence la clargé, le re-Hale que de Tuau, le Dr Mac es évêques, le clergé, le re ont aussi se disaient a fils fidèles e.

de l'irlandais au point de vue de l'histoire et de la littérature nationales, la grande masse de la population ne cherche pas à l'adopter comme langue usuelle.

Les Irlandais se disent que l'anglais leur est de toute première nécessité, spécialement pour les relations commerciales. La connaissance de l'anglais leur est pour ainsi dire devenue indispensable depuis que des milliers et des milliers de leurs compatriotes émigrent aux Etats Unis. Les Irlandais d'Europe et d'Amérique conser vent entre eux d'étroites relations: l'anglais est la langue dans laquelle ils correspondent. Bref. si l'irlandais n'est pas encore une langue morte, elle le sera fatalement dans peu d'années.

Une polémique très intéressante s'est engagée dernièrement entre un pasteur anglican et le savant chanoine Moyes dans le Manchester Guardian, un journal libéral qui est un des organes les plus considérables et les plus consi dérés de la presse anglaise de province. La discussion avait trait à des questions politicoreligieuses, entre autres à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. En Irlande cette séparation s'est effectuée en 1869, et l'application du même système à l'Ecosse et au Pays de Galles est actuellement un des points du programme libéral et gladstonien. Si la politique de M. Gladstone triomphe, la séparation de l'Eglise ne tardera pas à devenir un fait accompli en Angleterre, Aussi les partis en présence ont ils constitué, chacun de leur côté, une vaste ligue pour la défense de leur politique respective. Les anglicans, qui veulent assurer à leur Eglise la possession de ses biens et la maintenir au rang d'Eglise nationale, ont fondé la Société pour la désense de l'Eglise (Church D.fense Union) D'autre part, le parti libéral, qui veut la sépara tion d'Eglisear d'anneet de l'Etat, et qui réclame au profit de celui de la confiscation de ses biens, a formé une fédération désignée sous le nom de « Liberationistes ». Les libéraux se sont donde « Liberationistes ». I es libéraux se sont donnés ce nom pour bien faire comprendre qu'ils envisagent la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme une délivrance de l'oppression spirituelle que le pouvoir civil ne manque pas d'exercer sur les consciences quandil fait cause commune avec l'Eglise. C'est sur ce thème que s'est engagée la polémique dans le Guardian. Elle a eu lieu entre un pasteur anglican et le chanoine Moys, un catholique l berationiste.

Le pasteur anglican avait prétendu dans une lettre adressée au journal précité que les libérationistes étaient mus uniquement par le désir de voir spolier l'Eglise anglicane. Il avait souenu en outre que l'église anglicane jouissait des mêmes titres de propriété que n'importe quel particulier, parce que ses biens lui avaient été donnés ou légués librement par les fidèles dans les siècles passés. Cette argumentation a été réfutée victorieusement par le chanoine Moyes. Celui-ci a démontré dans le Manchester Guardian que plus des trois quarts des biens que possède actuellement l'Eglise anglicane avaient été donnés avant la réforme, et par conséquent par des catholiques, à l'Eglise d'Angleterre, qui alors était catholique et romaine. Le ministre protestant, ne se tenant pas pour battu, a osé soutenir alors cette thèse vraiment incroyable que l'Eglise d'Angleterre, même avant a Réforme, n'était pas catholique.

Il a mis le chanoine Moyes au défi de lui prouver que l'Eglise d'Angleterre était romaniste. La réponse ne s'est pas fait attendre. Dans une lettre qui a fait sensation le chanoine Moyes a confondu son contradicteur. Il a mis sous les yeux du lecteur du Guardian une fouls de documents historiques prouvant que l'ancienne Eglise d'Angleterre était catholique et romaine avant la Réforme. Pour le démontrer il a invoqué les douze faits suivants:la confirmation des prélats de Cantorbéry par le Pape; l'investiture de ces primats, dès le temps de saint Augustin, avec le pallium romain; le serment d'obéissance au Pape prêté par les primats anglais le jour de leur consécration; le titre de « légat du St-Siège apostolique » que ces primats revendiquèrent; les nombreuses protestations de loyauté et d'obéissance qu'on retrouve dans les lettres adressées par les archevêques anglais aux Souverains - Pontifes ; les bulles de provision par lesquelles les évêques étaient mis en cossession de leurs sièges; le serment d'obéissance prêté par les mêmes évêques; les appels sando preto par los memes eveques, los appeis eut d'leur par leurs travaux et Rome; les prières pour le Pape dans la liturgie alele daissecienne langue irlan- et dans les prières qui se disaient à la messe Whit. l'abbé Mac Carthy, paroissiale dans toutes les églis "idding-pra-

claration du primat Arundel et des évêques anglais en 1414 sur l'autorité du Saint-Siège; le payement du denier de St Pierre, même du temps des rois anglo-saxons.

A cette lettre le pasteur anglican avait en core essayé de répliquer, mais le Guardian a refusé d'insérer la réponse. Ainsi s'est terminée cette controverse. Elle a eu pour résultat de mettre sous les yeux du public protestant les preuves historiques irrécusables de la préexistence en Angleterre de la religion catholique à la religion protestante.

La franc-maconnerie, qui, en Angleterre, a pour grand-maître le prince de Galles, semble ne pas revêtir le caractère nettement antireligieux qu'on lui attribue dans d'autres pays. Dans cette singulière contrée, où plusieurs ministres protestants professent le culte de Hiram, un grand nombre de loges ont des aumôniers anglicans. Comment ces bons macons appliquentils leurs principes en matière religieuse : Il faut en convenir, logique et franc maconnerie sont deux choses bien distinctes.

Dans le comté de Lancaster, à une vingtaine de lieues au nord de Manchester, se trouve la ville de Preston, qui compte une population de 200,000 habitants. A la différence de ce qui se passe dans les autres villes importantes d'Angleterre, les habitants y sont en majorité catholiques, et des catholiques de vieille date. Leurs ancêtres ont résisté aux assauts furieux de la persécution; malgré toutes les menaces et toutes les cruautés dont ils ont été l'objet de la part de fanatiques sectaires, ils ont gardé intacte la foi des aïeux.

Certaines circonstances n'ont pas peu contribué à la leur faire conserver. Sous le règne d'Elisabeth, tous ceux qui étaient notoirement connus comme catholiques se trouvalent exposés à tout un système d'espionnage, de tracasseries et d'injustices. L'exercice public du cuite catholique était interdit et l'anglicanisme rendu obli-

L'Eglise eut alors à déplorer bien des défaillances et bien des désertions. Un grand nombre de prêtres et de sidèles se réfugièrent à Proston et dans le voisinage. Comme cette région, appelée Fylde, était assez isolée du reste des terres, à cause de l'absence presque totale des voies de communication, les édits de la sanguinaire Elisabeth n'y produisirent pas grand effet. Les habitants donnaient asile aux prêtres dans leurs maisons et surtout dans les fermes, où on avait aménagé des cachettes et des chapelles. Une de ces fermes existe encore de nos jours, et la disposition intérieure de l'habitation a été respectée.

C'est dans le Fylde qu'était né le cardinal Ellen, fondateur du collège anglais de Dousi; cet institut a fourni pendant les persécutions religieuses d'Elisabeth un grand nombre de missionnaires à l'Angleterre. Le collège de Douai existe encore.

Parmi les pénalités édictées contre les catholiques, il y avait les amendes qu'on insligeait à ceux qui ne fréquentaient pas les temples protestants. Cette mesure était ruineuse pour la part des catholiques. Finalement caux ci, à bout de rersources, demandèrent au pape Pie V de pouvoir satisfaire extérieurement à la loi. Mais le Souverain-Pontife déclar accorder cette permission.

Ce fut le cardinal Ellen qui rapporta cette décision de Rome. Il se rendit dans les grandes familles restées fidèles à la foi et leur fit jurer qu'elles ne fréquenteraient jamais les temples anglicans. C'est ainsi que la foi catholique s'est conservée dans le Fylde et notamment à Preston.

Pour vous donner une idée du chiffre élevé des amendes payées par certains catholiques qui n'assistaient pas aux offices protestants, je vous dirai que la seule famille Townley, qui existe encore, a payé 20,000 livres sterling, soit 500,000 francs. MANDERUS.

## MŒURS DES FOURMIS

Nous avons fait récemment un intéressant emprunt à un article du marquis de Nadaillac dans le Correspondant, sur le degré d'intelligence des animaux. Dans un second article sur lemême sujet M. de Nadaillac s'occupe en grande partie des mœurs des fourmis; il donne à leur sujet des détails bien curieux, entre autres

Chacun sait que les fourmis vivent en socié tes organisées, où chaque membre travaille pour sagers en réclamer davantage. Mais l'intérêt commun et qu'on peut, sous que de nouvelles fasses furent à rapports, comparer av

plus de cinq pieds. Le sous-sol était criblé de galeries se dirigeant de tous les côtés. Ces fourmis paraissaient vivre en bonne harmonie, et l'un des nids venait-il à soussrir, toutes s'empressaient d'accourir pour réparer le dégât. C'est là un fait exceptionnel; non seulement les fourmis appartenant à des des espèces différen-tes sont très hostiles entre elles, mais cette hostilité s'étend le plus souvent à celles de la même espèce quand elles viennent de nids différents. Si on introduit dans une fourmilière une fourmi d'une autre communauté, toutes ont bientôt fait de se réunir pour chasser l'é-trangère, et chez quelques espèces, les Lassius niger par exemple, pour la mettre impitoyable-menta mort. Elles se recon aissent entre elles après une absence de plusieurs mois et, ce qui est encore plus curieux, elles reconnaissent leurs rejetons, et cela quand même les ont été élevés en dehors du nid, et ils peuvent, sans danger, reverir au milieu des leurs. Forel eite des fourmis-amazones ce rappelant leurs escla-ves après un laps de quatre mois, en les reinettant immédiatement à leurs travaux habituels. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Lubbock tenta la même expérience, d'abord avec des lerves, puis avec des œufs enlevés avant l'éclosion. Quand il réintégra dans la fourmilière les fourmis provenant de ces larves ou de ces œufs, il y eut, nous dit-il, un moment d'hisita-tion. Certaines fourmis paraissaient integuées, elles regardaient curieusement les nouelles venues avec un doute évident sur leur de enté; mais cette hésitation ne dura qu'un de le contra de le co mais cette hésitation ne dura qu'un bientôt on put voir toutes les four! éunies prendre leur part de la me commu

Tous les observateurs sont d'? sur les et ce fait est d'autant plus curieux que souvent une fourmilière renferme plus de cinq cent mille individus. Nais par quels moyens cette reconnaissance a t elle lieu? L'opinion la plus générale est que c'est l'odorat ; d'autres croient que c'est par le mouvement des antennes, qui constitue entre elles un moyen de communica-tion. Mais peut-on supposer que des fourmis nées et elevées loin d'une fourmilière conser vent cette odeur caractéristique ou qu'elles puissent avoir connaissance d'un mouvement particulier des antennes ? Le fait reste donc inexpliqué.

Les dispositions belliqueuses des fourinis, comme leurs moyens d'attaque ou de dafense,

varient singulièrement selon les espèces. La Myrmecina Latreillet sait à peine résister ; elle se roule en boule, se fiant, comme protection, à la dureté de sa peau. Une autre espèce replie ses pattes et ses antennes le long de son thorax et simule la mort. La vaillance ne fait cependant défaut ni à l'une ni à l'autre de ces familles. Elles posent des sentinelles aux diverses entrées de leur fourmilière, et si les assaillants tentent l'attaque, ces sentinelles bouchent le trou avec leur tête ou leur abdomen, n'hésitant pas à se sacrifier pour le salut commun. Les fourmis rousses attaquent en masses compactes et com-battent rarement seules; elles ne fontjamais quartier, massacrent leurs ennemis, mais ne poursuivent point les fuyards. La fourmi sanguine prétend surtout enlever les larves ; ce se-ront ses futurs esclaves ; si elle est obligée de se battre, elle cherchera à broyer la tête de son ennemie entre ses mandibules. La Formica exsecta est petite et vaillante. Comme les fourmis rousses, celles-ci marchent au combat tovjours en nombre et serrées les unes contre les autres S'il leur faut attaquer les fourmis des prés, plus grosses qu'elles et leurs ennemies mortelles. elles grimpent hardiment sur leur dos et cherchent à leur lacérer le cou ou les antennes: au besoin, trois ou quatre se réuniront pour écarteler une prisonnière. Les Formica exsecta sont très nombreuses. Forel cite une foumilière qui ne comptait pas moins de deux cents colonies répandues sur une surface de 200 mètres de rayon. Sur leur domaine elles ont rapidement ex terminé toutes les autres espèces. Certains Las-sius suppléent par le nombre à la force qui leur manque. S'ils sont attaqués, ils appellent à leur secours leurs camarades des nids voisins; pluseconts teurs camarades des nids voisins; piu-sieurs fondent à la fois sur l'ennemi, le saiss-sent par les pattes ou par les antennes et se laiss-nt tuer plutôt que de lacher prise. La four el amazone ( Polyerous ruf-scens) est une des nus redoutables; elle serre entre ses man-dibulés, très forés et très pointues, la tête de son adversaire qui se débat en vain dans une lente agonte. Les batailles les plus sangiantes se livrent of a mazones de nida differents; quand elles se rencontrent elles se mettent en pièces avec une fureur incroyable. Elles arrahent lontement aux vaincues blessées ou para lysées par la terreur les antennes ou les jambes puis elles les trainent au loin, semblant se com plaire dans les tortures qu'elles infligeat. « De toutes les luttes que j'ai observées, dit Mog-gridge, les plus acharnées se sont produites en tre colonies de la même espèce. » Il en estainsi chez les hommes, ajoute philosophiquement Romanes, la guerre civile est la plus cruelle de toutes.

Huber raconte un combat livré par les fourmis sanguines, combat dont il fut témoin. «Par une matinée de juillet, vers dix heures, dit il, je vis une petite colonne sortir et se diriger ranidement vers un nid de fourmis noires. À peinl'avaient-elles entouré qu'une petite garnis une sortie, leur infligea une defaite et le plusieurs prisonnières. Les débris se rent, attendirent l'arrivée des ren. les trouvant pas suffisants, envoyère

rés, vinssent les attaquer. L'affaire commença par plusieurs escarmouches, qui se transformé-rent bientôt en mêlée générale. Pendant que l'issue du combat était encore incertaine, les four mis noires avaient transporté leurs chrysalides vers un point éloigné de leur nid; lorsque la victoire parut leur échapper, elles essayèrent de les emporter avec ellès dans leur fuite. Mais elles en furent empêchées et durent laisser le butin entre les mains de l'ennemi, dont le premier soin fut de s'assurer du nid, en y mettant une garnison, après quoi l'on se mit au pillage, qui dura toute la nuit et le lendemain. »

Les fourmis du Texas ne sont pas moins bel-liqueuses que celles de l'Europe. Une nouvelle colonie de fourmis agricoles était venue s'éta-blir auprès d'un vieux nid de la même espèce. Celles-ci, irritées, avaient cerné la jeune colo-nie, en avaient forcé l'entrée et s'efforçaient nie, en avaient force l'entrée et s'enorgaient d'arracher les habitants de leur demeure et de les massacrer. Les jeunes se défendaient avec acharnement; ils cherchaient à couper les jambes de leurs adversaires; ceux-ci, plus prévoyants, s'attaquaient à la tête et à l'abdomen. Le combat dura deux jours; la victoire resta pur hebitants du vieux pid e mais la chern de aux habitants du vieux nid; mais le champ de bataille, couvert de corps décapités, de cadavres enlacés dans une étreinte mortelle, attes tait l'ardeur de la lutte.

De toutes les fourmis, les *Ecitons* de l'Amazone sont ceux qui poussent le plus loin leur organisation militaire. S'agit il 1'une expédition, ils se massent en colonne serrée, dont la longueur dépasse souvent cent mètres. Sur les deux d'une couleur plus claire; elles vont de la tête à la queue, donnant des ordres à leurs camarades, en touchant leurs antennes. De petites trou-pes d'éclaireurs se détachent à la recherche des insectes ou des larves dont elles se nourrissent. Chaque trou, chaque feuille est soigneusement explorée : chaque insecte est saisi, dépecé au besoin, et transporté à ce que l'ou peut appeler le quartier général. Rien ne peut leur échapper. Si les éclaireurs trouvent un nid de guépes dans un arbre, un fort détachement s'y porte aussi-tôt et s'empare de toutes les larves, que les guèpes sont impuissantes à protéger. Si c'est une fourmilière d'une autre espèce, l'armée entière s'ebranie, et la lutte se termine pres-que toujours à l'avantage des écitons. Contrai rement aux habitudes assez générales des fourmis, ces derniers n'ont pas de demeure fixe ils campent dans le creux des arbres, de prefé rence sur les troncs abattus; et quadd ils ont épuisé les ressources d'une région ils se trans porten, plus loin, à la recherche d'insectes plus

nombreux. Quelques variétés parmi les écitons construi sent de véritables tunnels. Le réverenu n. Chark nous dit qu'à Rio de Janeiro une colonie de Sa übas avait creusé sous la rivière Sarahyba, larga, sur ce point, comme la Tamise à Lon dres, un tunnel qui communiquait avec leurs magasins, situés sur la rive opposée. Ces tun nels sont formés de grains de terre ajustes à sec, au lieu d'être cimentés avec de la salive. comme ceux que construisent les termites. Les écitons les élèvent à la fois des deux côtes e font preuve d'une grande habileté en discosan la clef de voûte. Leur construction, édifiée sans ciment d'aucune sorte, est cependant d'une

grande solidité. Chez trois espèces de fourmis au moins on pu constater l'existence de l'esclavage. La fourmis sanguines, par exemple, très répan-dues en Europe, font des expéditions périodi-ques contre les nids voisins de fourmis noires et colèvent les larves. Si elles sont pressées par la fim, elles les dévorent, ainsi que les cada vres des ennemies tuées dans la lutte ; mais, en général, elle transportent ces larves dans leur propre nid, où elles sont entourées de soins Les fourmis qui en proviennent sont réduites à la domesticité : elles ne quittent jamais la four milière, font tout l'ouvrage sous la surveillance de leurs maîtres, et la distinction entre les san-guines et les noires est telle que, quand ces der nières meurent, on prétend que les sanguines les trainent à un cimetière particulier, et non à celui qui leur est propre. Darwin hésitait à accepter ce fait de l'esclavage: il voulut s'en convain cre par ses propres yeux. Il ouvrit, pour cela, quatorze nids de fourmis sanguines; toutes ren fermaient, en plus ou moins grand nombre, des fourmis noires. Aucune confusion n'était possi-ble ; les esclaves sont noires et maitie plus petites que leurs matires, de couleur rousse, e comme, malgré des recherches minutieuses, on n'a jamais rencontré parmi elles ni mâles ni femelles fécondes, il faut bien en conclure qu'elles ont été enlevées d'autres nids. Les san guines comprennent l'avantage de l'association, et toutes ces fourmis paraissent vivre en bonne harmonie. Si le nid est dérangé, les ouvrières sortent avec les m.fires; elles paraissent agi-tées et prê es, elles aussi, à défendre la cité; si le trouble devient plus grave, si les larves et les œufs sont en danger, toutes travaillent, avec une ardeurégale, à les mettre en sûreté: dans ces circonstances critiques, les observateurs n'ont pu remarquer aucune différence dans la conduite des unes et des autres.

mis comprenaient que la vie allait sortir de ces œufs. A la première alerte elles s'empressi de les porter dans leurs cellules les flus pro des. Souvent les fourmis construisent de nels ou des galeries aboutissant aux plantes .

lesquelles paissent leurs troupeaux. Forel vit un de ces chemins couverts qui s'étendait sur les deux côtés d'un mur assez élevé; elles ont soin d'élargir sur certains points leur tunnel, de creuser des cavités, véritables étables, pour loger les nombreuses familles auprès desquelles elles viennent, chaque jour, faire leur récolte. Grâce à cette récolte, elles traversent heureusement la

saison rigoureuse.

Dans des fourmilières appartenant à d'autres espèces habitent des clavigers, petits coleop-tères luisants. Leur tête, nous apprend M. Blarchard, est surmontée de grosses antenne-leurs élytres chargés de bouquets de poile Ces clavigers peuvent compter parmi les ètés les plus disgraciés de la nature : ils sont ajeugles; leur bouche se compose de pièces articulées fort petites et peu mobiles; ils ne peuvent manger seuls. L'assistance des fourmis leur ext donc indispensable, et celles ci ne leur marchandent pas leur concours : elles leur donner t vrai, car les clavigers produisent une liqueur douce qui enduit leur poils et que les fourmis hument à loisir. Si on bouleverse la fourmilière, les habitants, comme nous l'avons vu pour les pucerons, se hâtent de mettre les clavigers en sureté et leur témoignent le même dévouement qu'à leurs propres larves. Ce n'est point là une habitude hérédicaire, un instinct; car bien des nids appartenant à la même espèce ne renferment pas de clavigers, et si on introduit parmi les fourmis qui les habitent un de ces co'éop-tères, elles se jettent impitoyablement sur lui et le mettent en pièces. Il faut donc que, préalablement, une éducation, une sorte de civilisa-tion dit M. Lespès, leur aient enseigné l'utilité

qu'ils pouvaient tirer de ces insectes.
D'après Audubon, certaines puncises servent d'auxiliaires aux fourmis qui vivent dans les forêts du Brésil. Lorsque ces fourmis ont coupé. avec leurs mandibules, une quantité suffisante de feuilles, elles les font porter à leur nid par une colonne de punaises marchant deux à deux elles les surveillent avec un soin jaloux, font rentrer dans le rang celles qui s'en écartent hâ-tent, en les moidant, le pas des retardataires, et, la corvée achezée, elles enferment les prisonnières dans quelque irou, en leur donnant, pour récompense de leur pénible travail, une

maigre ration.
D'autres commensaux non moins prisés p les fourmis se nourrissent des immondices, déjections qui pourraient salir la demeure sont les balayeurs du nid. Il en et ben u au-tres dont le rôle est incomit et que les fourmis

hebergent das un but qui nous échappe, mais du cues connaissent, car un intrus seralt rapide-ment massacré. Ainsi, dans les habitations d'une espèce très nombreuse en Italie, on rencontre un petit grillon de la grosseur d'un grain de blé. Il vit en excellents rapports avec ses hôtes, se promène autour du nid quand le temps est beau, et se l'âte de rentrer au gite à la première intempérie. Dans d'autres fourmitières habitent à la fois des sheuilles et des pucerons; chaque espèce aurait même, affirme-t on, son logis séparé.

## CHOSES SCIENTIFIQUES

LA TRACTION ÉLECTRIQUE A GRANDE VITERSE. -LA LOCOMOTION ELECTRIQUE D'APRÈS LE SYSTÈME ÉDISON.

En ce moment on cherche en Amérique le moyen d'activer le service des postes et colis et de leur donner, pour ainsi dire, une célérité voisine de la dépêche télégraphique et télépho-

une compagnie a récemment fait des expé-riences aux environs de Baltimore dans le but de créer un service de colis entièrement automatique de ville à ville, avec des voitures plus petites que celles qui sont nécessaires pour y placer des voyageurs.

A titre de démanstration, une voie circulaire de

3,200 mètres fut installée, dont les rails étaient 0m71, le rail extérieur étant surélevé de 10 centimètres environ. La lo omotive était très simple : trois essieux, munis de roues de 0m71, portaient une caisse en acier de 4m90 de long. 0m61 de haut et 0m76 de large. Chacun des essieux était prévu pour recevo... an moteur. La tête du véhicule était pyramidale. Son poids, avec les trois moteurs, était d'environ 3 050 kil.

Les moteurs étaient disposés pour une force électro motrice de 500 volts, et étaient du type en simple fer à cheval, groupés en tension. Le courant était pris à un rait supérieur par de balais en lames de cuivre pressés par des sorts. Le retour du courant se filsuit roues et les rails, la caisse du vérisolee par des plaques de fibre

aux joints et aux b. La station éta à 60 mètres e tionnée par r

fourmis